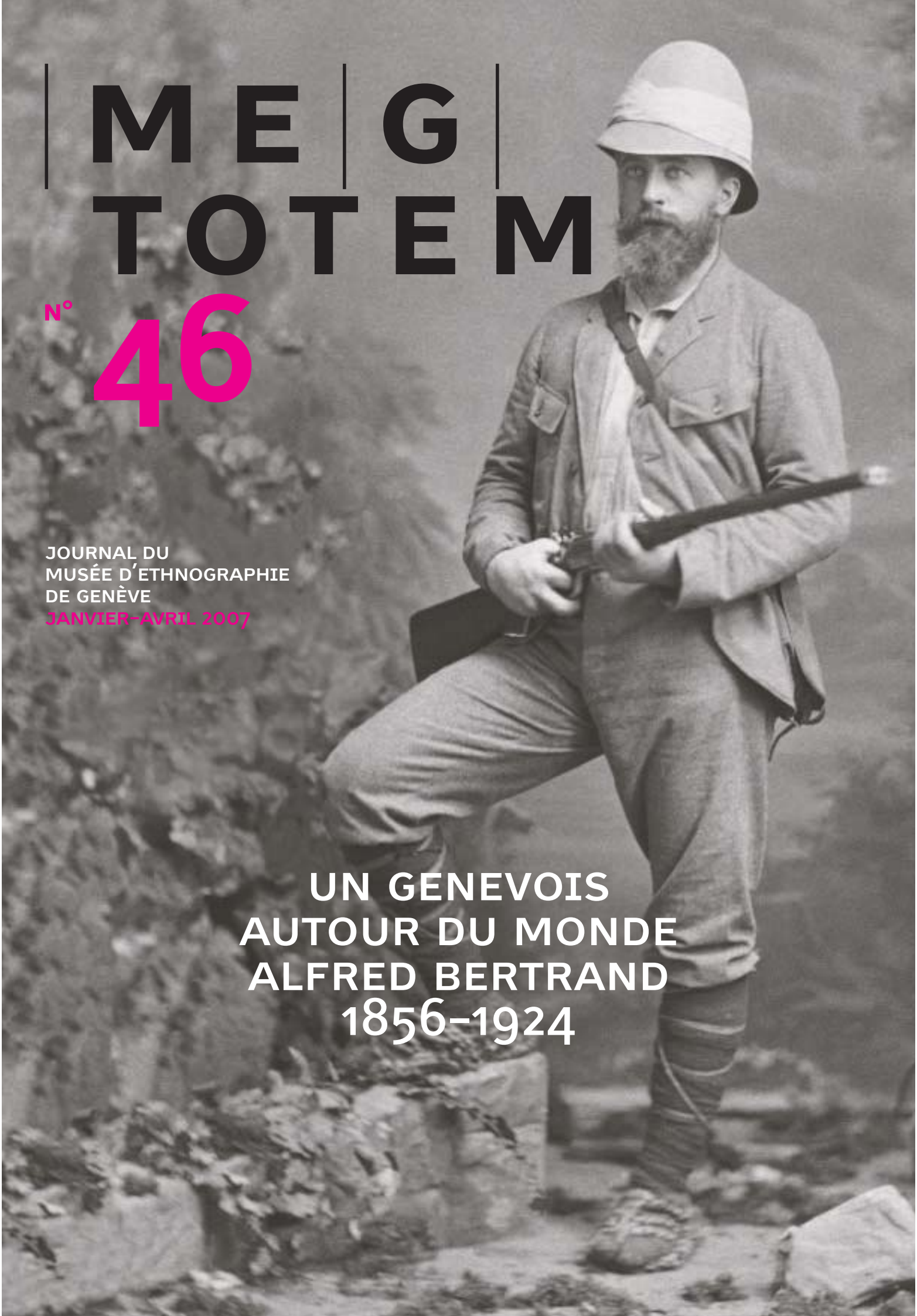


MEG TOTEM

N° 46

JOURNAL DU
MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
DE GENÈVE
JANVIER-AVRIL 2007

UN GENEVOIS AUTOUR DU MONDE ALFRED BERTRAND 1856-1924

ÉDITO

LE MEG A BESOIN D'AMOUR

Couverture: Portrait d'Alfred Bertrand au Cachemire
Photo: Bourne & Shepherd
1883, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 53 06 03

Ci-contre: Femme et fille fellah, Égypte
Photo: Hippolyte Arnoux
Vers 1870, tirage sur papier albuminé No 1114
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 59 07 03

Se trouver à la tête d'un musée d'ethnographie comme le MEG, qui peut prétendre à plus de 100 ans d'histoire, constitue une véritable aventure. Il ne s'agit pas de n'importe quelle histoire: c'est en particulier celle du regard anthropologique porté sur les sociétés humaines par des voyageurs, des missionnaires, des collectionneurs et des scientifiques comme Eugène Pittard, Marguerite Lobsiger-Dellenbach, André Jeanneret, Louis Necker et, plus brièvement, Ninian Hubert van Blyenburgh. Chacun des directeurs successifs de l'institution a défendu sa position, sa vision, sa politique, avec passion, construisant par là une histoire particulière qu'il faut prendre en compte pour préparer l'avenir. En ce début d'année 2007, le MEG frémit: il pourrait – enfin – être rénové et agrandi pour permettre de mieux faire connaître au monde entier ses collections et son histoire locale et internationale.

Pour transformer cette promesse de bonheur, le MEG a besoin d'amour, de beaucoup d'amour. À commencer par celui des habitants du quartier de Plainpalais, né d'un coup dans la foulée de l'Exposition nationale de 1896 et qui a conservé, à peine entamée, sa cohérence architecturale d'origine. Le MEG a besoin de l'amour de la Ville de Genève et des partis politiques. Il a besoin de l'amour du quartier des Bains, de ses galeries, du BAC, du MAMCO, car les artistes contemporains (ce n'est pas John Armleder qui me démentira) font de l'ethnographie et les ethnographes de l'art; entre nous la frontière est ténue et nous devons nous rencontrer afin de mettre l'accent sur ce qu'il est important d'entreprendre dans notre société. Je me réjouis d'ailleurs que l'Association QuARTier des Bains nous ait accueilli en son sein au titre de «partenaire privilégié». L'ethnologie n'est pas une discipline tournée vers le passé, c'est une science du présent, science appliquée aux multiples expériences humaines en cours, qui questionne, analyse les sociétés vivantes en essayant d'apporter des réponses aux grands problèmes d'aujourd'hui. Les ethnologues, comme les artistes, décryptent à travers des objets des informations, des systèmes de représentation, des modes de vivre et de penser. Comment se construisent les émotions, les croyances, les a priori, les stéréotypes?

Nous vivons constamment des paradoxes: le président iranien nie la Shoah et veut rayer Israël de la carte. Le journaliste Pascal Sevran propose de stériliser la moitié de l'humanité pour lutter contre la famine. Plus énigmatique, le ténor français Robert Alagna quitte la Scala pendant une représentation d'Aïda, à la suite des sifflets du public. James Hadley Billington, directeur de la Bibliothèque du Congrès à Washington, prépare avec l'UNESCO un projet qui mettrait le savoir à portée de l'humanité à travers une «bibliothèque numérique universelle». La Télévision belge vient de causer l'émoi de toute une nation en diffusant une émission-fiction sur l'éclatement du pays, démarche qui mériterait à elle seule un Nobel de l'esprit critique. Face à ce fatras d'événements, le Musée d'ethnographie est plus que jamais un lieu qui peut prétendre à enseigner la déconstruction des savoirs, qui nous permette d'exercer avec efficacité notre raisonnement critique. Celui-ci doit nous conduire à une meilleure compréhension de notre manière d'être et d'agir et nous porter à une saisie performante des savoirs des autres.

Genève peut s'offrir ce luxe: un Musée d'ethnographie agrandi, un Musée d'ethnographie, simple, efficace et esthétique. Pour cela, le MEG a besoin d'amour, de l'amour des Genevoises et des Genevois, qui pourront bientôt se prévaloir d'un outil culturel à la hauteur des réussites et des ambitions de la Cité.

JACQUES HAINARD DIRECTEUR

MEG CARL-VOGT
Boulevard Carl-Vogt 65
1205 Genève
T+41 22 418 45 50
F+41 22 418 45 51
E musee.ethno@ville-ge.ch
www.ville-ge.ch/meg
Ouvert tous les jours de 10h à 17h, fermé le lundi
Accès à la bibliothèque du mardi au vendredi de13h à 17h
Bus 1 et 32

MEG CONCHES
Chemin Calandrini 7
1231 Conches
T +41 22 346 01 25
F +41 22 789 15 40
E musee.ethno@ville-ge.ch
www.ville-ge.ch/meg
Ouvert tous les jours de 10h à 17h, fermé le lundi
Bus 8

IMPRESSUM
Direction Jacques Hainard
Rédaction Geneviève Perret
Communication Sylvie Clément Gonvers
Photographie Johnathan Watts
Graphisme GVA Studio

VILLE DE GENÈVE
DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES

ARNOUX
1114

EXPOSITION

UN GENEVOIS AUTOUR DU MONDE, ALFRED BERTRAND (1856-1924)

UN GENEVOIS AUTOUR DU MONDE, ALFRED BERTRAND (1856-1924)
DU 9 FÉVRIER AU 28 OCTOBRE 2007
MEG CARL-VOGT
INAUGURATION LE JEUDI 8 FÉVRIER À 18H

Jeune rentier, passionné de voyages et ardent défenseur des missions protestantes, Alfred Bertrand (1856-1924) a réuni au cours de ses nombreuses croisières et explorations une importante collection de photographies. L'exposition «Un Genevois autour du monde» présente un aperçu de ses albums légués au MEG et s'interroge sur l'usage des images et ses enjeux, depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

À une époque où s'affirme la suprématie industrielle et militaire des puissances européennes sur les autres continents, Alfred Bertrand s'aventure aux quatre coins du monde d'où il ramène des épreuves photographiques produites par des ateliers professionnels. Ces images composent un vaste catalogue où se côtoient monuments, paysages, «types humains», curiosités botaniques et minéralogiques. La photographie, dès son apparition, semble avoir eu la capacité fabuleuse de reproduire fidèlement l'apparence de toutes choses et de tous êtres. Le Sphinx encore ensablé, l'Indien de Patagonie et le marchand ambulant chinois sont désormais à la portée de tous. Mais ces images n'ont-elles pas été, et ne sont-elles pas toujours, des mises en scène propres à satisfaire les attentes d'un public en quête d'exotisme?

Alfred Bertrand quitte aussi les sentiers battus et part en explorateur au pays des Ba-Rotse, armé de son propre appareil photographique. Il se confronte à des conditions matérielles difficiles, à de multiples dangers et à l'incompréhension des autochtones, ce dont il rend compte dans ses récits autobiographiques. Accueilli par les missionnaires, il se fera le défenseur de leur «action civilisatrice». Ses photographies de terrain, ou du moins les rares exemplaires qui ont été conservés, traduisent le regard qu'il porte sur ce monde radicalement nouveau pour lui. Mais elles montrent aussi que les Ba-Rotse comprennent vite l'intérêt qu'il y a à présenter la meilleure image possible d'eux-mêmes. La pratique photographique n'est jamais complètement innocente. Dans le contexte de l'Afrique australe à la fin du XIXe siècle, elle devient l'enjeu d'une lutte pour la maîtrise de l'image, de la sienne propre et de celle des autres.

À l'ère des médias électroniques et du tourisme de masse, les images recèlent toujours la même ambiguïté. Perçues le plus souvent comme le reflet incontestable de la réalité, elles sont aussi l'objet de mises en scène, de controverses et de manipulations. Si les techniques photographiques ont radicalement changé depuis les premières prises de vue, nos pratiques autour de l'image, elles, semblent faire preuve d'une remarquable continuité.

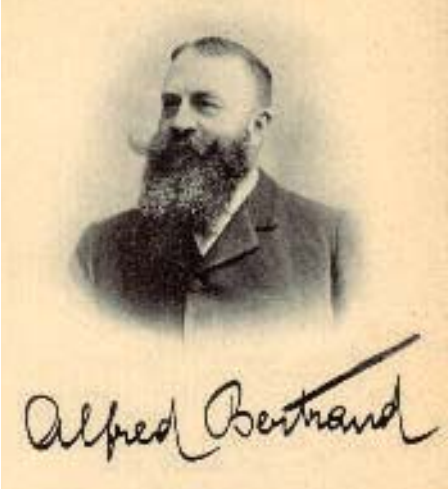
NICOLAS CRISPINI, PHILIPPE MATHEZ, GENEVIÈVE PERRET, DOMINIQUE SCHOENI

Ci-dessus: Propriété Bertrand à Champel. Photographie Lacroix. Genève, env. 1920. Centre d'iconographie genevoise, coll. MAH.

Ci-dessous: Lumière matinale au parc Bertrand. Automne 2006. Photo: Johnathan Watts.

EXPOSITION

«BIENFAITEUR» DE GENÈVE ET DU MEG



«UN PHYSIQUE PUISSANT, UNE FOI D'ENFANT, UNE CONSCIENCE INTRANSIGEANTE, UNE VOLONTÉ ET UNE ÉNERGIE INÉBRANLABLES, UNE DROITURE ABSOLUE, TEL ÉTAIT ALFRED BERTRAND.»

ÉDOUARD FAVRE, *JOURNAL DE GENÈVE*, 4.02.1924

Tout le monde à Genève connaît le parc Bertrand, mais qui se souvient du personnage à l'origine du don de cette splendide campagne à la collectivité?

Alfred Louis Bertrand, «géographe et explorateur», naît le 15 avril 1856 dans une famille bourgeoise issue du Refuge protestant français[1]. Très tôt orphelin, mais doté d'une considérable fortune, il poursuit des études de droit et pourra vivre sans souci. Il réside dans la maison de maître familiale à Champel[2] et reçoit une solide éducation protestante. Forgé à la rude discipline de l'armée, dans la cavalerie, le «capitaine Bertrand», très anglophile, sera adepte des voyages, sportif (équitation, alpinisme, patinage, chasse), courageux et terriblement endurant.

Son goût du tourisme va le porter dans les Alpes, en Europe, sur les sites antiques, puis au-delà. À vingt-deux ans, il accomplit son premier acte d'indépendance en s'inscrivant pour un tour du monde organisé depuis Paris. La croisière est interrompue à Panama en raison de la fièvre jaune qui s'est déclarée à bord de «La Junon». Qu'à cela ne tienne, Bertrand continue seul son périple à travers le continent nord-américain, où il découvre l'emprise des Mormons, puis il se lance dans l'exploration de l'Asie. Il n'a pas peur de s'aventurer seul hors des comptoirs pacifiés des nouveaux empires coloniaux où il brave tous les dangers. Les curiosités naturelles l'attirent spécialement et son amour tout helvétique de la montagne le porte à escalader des pics de 6000 mètres, des Andes à l'Himalaya.

Le pli est pris et ses contacts avec d'autres voyageurs et officiers britanniques, dont le capitaine Reid, l'entraînent ensuite au Cachemire (1882-1883), où il chasse l'ours et le bouquetin, puis en Afrique centrale (1895-1896), où il explore seul, dans des conditions difficiles, la Machile, un affluent du Haut-Zambèze. À son retour, il donne des conférences[3] et consigne son expérience et ses souvenirs africains dans un livre publié à Paris et immédiatement traduit en anglais: *Au pays des Ba-Rotsi*. Les organisateurs de l'Exposition nationale de 1896 à Genève le chargent tout naturellement d'animer la section «Voyages et exploration» dans laquelle Bertrand imagine une exhibition des objets rares et précieux qu'il a lui-même ramenés.

Sa rencontre avec le pasteur François Coillard au Zambèze l'a profondément marqué et lié à jamais aux buts des missions. Désormais, il a à cœur de témoigner, de raconter à la fois ses pérégrinations et l'effet civilisateur du christianisme qu'il veut voir à travers le monde. En plus des prestigieuses sociétés de géographie, où il expose ses découvertes, il profite de son réseau de relations dans la bonne société protestante européenne pour prêcher le bien-fondé de l'action éducatrice chrétienne sur l'ignorance païenne. Mettant son temps et sa fortune au service de l'œuvre missionnaire, il anime des conférences jusqu'en Laponie, à Tokyo et à Shanghai, et crée dans toute l'Europe 120 Zambézias, associations pour récolter des fonds en faveur des missions. Ses relations personnelles lui permettent d'en parler dans tous les milieux, tant dans les campagnes françaises qu'avec des monarques africains ou les familles royales de toutes les cours européennes.

À 50 ans, il épouse Alice-Émilie Noerbel, une femme de tête, vice-présidente des Unions chrétiennes universelles de jeunes filles. Alice est née à Milan en 1872. Elle aussi, orpheline très jeune, a le goût des lointaines découvertes et pour leur voyage de noces, son mari l'entraîne dans un deuxième tour du monde. Désormais, ils serviront ensemble la même cause et se déplaceront de ville en ville pour défendre leurs convictions. En accord avec les idées des philanthropes et prosélytes religieux genevois de son temps, Bertrand se bat aussi contre l'esclavage et pour la reconnaissance des peuples, contre le commerce de l'alcool et de l'opium, autant d'actions qui vont s'inscrire dans les buts de la naissante Société des Nations (1919).

De ses voyages, Alfred Bertrand a ramené plus de 900 objets ethnographiques et 1700 photographies qu'il présentait volontiers aux visiteurs dans le musée de sa maison de Champel. N'ayant pas d'héritier direct, c'est à Eugène Pittard, qu'il avait fréquenté au comité de la Société de géographie de Genève et qui était devenu directeur du Musée d'ethnographie, que Mme Bertrand confiera, après la mort d'Alfred le 30 janvier 1924, la bibliothèque et les collections d'objets ethnographiques, ainsi que les précieux albums photographiques, alors que les *naturalia* seront dévolus au Muséum. Après la disparition d'Alice, le 7 septembre 1941, le parc Bertrand et les bâtiments qui abritent aujourd'hui l'école primaire du quartier seront légués à la Ville de Genève. Tous deux reposent au cimetière des Rois à Plainpalais.

GENEVIÈVE PERRET

1. Fils de Félix Guillaume Bertrand et de Louise-Suzanne née Cholet, Alfred a une unique sœur, Jeanne Julia, de trois ans son aînée, qui mourra sans enfant en 1914. L'ancêtre de la famille, Étienne Bertrand, originaire de Pont-de-Camarès en Rouergue, a été reçu bourgeois de Genève en 1743.

2. Cette propriété, qu'Alfred a héritée de ses parents, a été constituée en 1751 par Isaac Thellusson, banquier et ancien représentant des intérêts de Genève à Paris. Elle est arrivée dans la famille Bertrand après le mariage de Jean-Etienne Bertrand avec Jeanne-Salomé Ginsig, dont le père, Guillaume Ginsig, de Glaris, époux de Françoise-Judith Colladon, fille d'un maître horloger genevois, l'avait acquise en l'an X de la République (1802).

3. Alfred Bertrand laisse toute une série de conférences et textes imprimés. Après sa mort, sa femme publiera ses souvenirs: *Alfred Bertrand, explorateur, 1856-1924. Fragments d'un journal intime.* Genève, 1925, 203 p.

EXPOSITION

LA PHOTOGRAPHIE: VÉRITABLE FABRIQUE D'IMAGES DU RÉEL

Ci-dessous:
Pyramide de Gizeh, Égypte
Auteur non identifié
Vers 1880, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 59 07 47

«Ceci est vrai, cela est beau...Voilà qui est réel...» Dès le début, les photographes se sont mis en quête de produire l'inventaire visuel de la planète. Rêvant même de montrer les premières images des habitants de la Lune, «s'il y en avait»... L'Occident disposait enfin de l'appareil permettant de saisir les diversités typologiques issues de la pensée positiviste. «On pourra comparer les proportions de l'homme civilisé de l'Europe avec celles du Nègre de l'Afrique, de l'Indien de l'Asie, ou du sauvage des Amériques», se rassure un savant en 1851. De *Dans l'Himalaya* à *Campement de Patagons*, de *Petits pieds d'une chinoise* à *Type israélite-arabe*, les photographes devinrent les agents candides de la vérité, collectant pour preuve des plaques de verre noircies par la lumière. Traversant les dernières forêts vierges de la *terra incognita* pour figer le regard mélancolique du «premier sauvage».

«Les fictions des voyageurs, grands distributeurs de méprises et de données contournées étant démasquées, l'on s'étonnera de revoir, sous leurs proportions sincères, la plupart des monuments célèbres, des sites fameux, des ruines antiques accrus jusqu'à des dimensions cyclopéennes par les récits hyperboliques des touristes.» Les fictions sont-elles vraiment démasquées, comme le prétend Francis Wey dans la revue *La Lumière*? Dans ce cas, quelles vérités se révèlent dans la photographie? Les intellectuels n'envisageaient pas ces questionnements. Le débat se situait dans le champ identitaire ou artistique. Baudelaire, tout en prenant souvent la pose chez Nadar et Carjat, ne se priva pas de clamer son indignation contre le médium des temps nouveaux: «À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal».

Dans le sillon des colonies et succédant aux premiers photographes voyageurs, des Européens ouvrirent des ateliers dans toutes les parties du monde susceptibles de recevoir des visiteurs. Les besoins de la science, du marché et d'une technique photographique très lourde exigeaient un protocole de prise de vue figée qui formata le monde devant les grands fonds peints de la pensée dominante. Trop peu de visions foudroyantes vinrent se glisser dans l'œil des certitudes. Le touriste devait voir ce qu'il fallait voir. L'organisation sociale et la classification du savoir se constituèrent dans de grands albums aux tranches dorées qui auraient pu s'intituler Le Tour du Monde des curieuses vérités. En 1880 à Florence, les frères Alinari proposent un catalogue de plus de 70'000 images; à Londres, l'atelier Frith n'en offre «que» 10'000; alors qu'à Beyrouth, la maison Bonfils vend 15'000 prises de vue auxquelles s'ajoutent 9000 plaques stéréoscopiques de «curiosités de tout l'Orient», montrant grâce à cet artifice un monde en relief encore plus réel.

Cette vaste (re)production d'images s'essoufflera à partir de 1890 avec l'essor de la vente de petits appareils photographiques destiné à l'amateur. Aujourd'hui encore, comment résister au plaisir de figurer devant les sites les plus remarquable de la planète? Le «trophée» photographique devient un certificat irréfutable: la preuve en couleur de sa présence au monde. Voir et être vu.

Mais la photographie n'est-elle pas, aujourd'hui encore, «qu'un reflet du réel, qu'une copie, fausse en quelque sorte à force d'être exacte», comme l'écrivait à son invention le peintre Delacroix? Un constat, une fiction.

NICOLAS CRISPINI

«LES FICTIONS DES VOYAGEURS, GRANDS DISTRIBUTEURS DE MÉPRISES ET DE DONNÉES CONTOURNÉES ÉTANT DÉMASQUÉES, L'ON S'ÉTONNERA DE REVOIR, SOUS LEURS PROPORTIONS SINCÈRES, LA PLUPART DES MONUMENTS CÉLÈBRES, DES SITES FAMEUX, DES RUINES ANTIQUES ACCRUS JUSQU'À DES DIMENSIONS CYCLOPÉENNES PAR LES RÉCITS HYPERBOLIQUES DES TOURISTES.»

FRANCIS WEY

Ci-dessous:
Famille malaise (Batavia)
Auteur non identifié
Vers 1875, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 60 02 15

EXPOSITION

ALFRED BERTRAND AU PAYS DES BA-ROTSE

Ci-dessous:
«*Tobolo*» [tribu des ma-Totela] qui est chargé de porter ma boîte contenant les plaques photographiques, 1895. Photo (détail) A. Bertrand. MEG coll. Alfred Bertrand

Les princesses de Kanyé. Béchuana Land, Afrique australe, 27 avril 1895. Photo (détail) A. Bertrand. MEG coll. Alfred Bertrand

«Après avoir visité plusieurs régions du monde, j'éprouvais depuis longtemps un vif désir d'explorer une partie du mystérieux continent d'Afrique. Ce plan prit corps lorsque M. Percy-C. Reid, ex-officier au 15e hussards et neveu de Sir Henry Barclay, ancien gouverneur du Cap, avec qui j'avais fait il y a quelques années un voyage au Cachemire et dans l'Himalaya, me proposa de me joindre à une expédition qui avait comme but de pénétrer dans le Pays des ba-Rotsi, Haut-Zambèze, seuil de l'Afrique centrale, et de reconnaître une partie de cette contrée.»

Le 23 mars 1895, Alfred Bertrand embarque à Southampton sur un paquebot qui doit le conduire, en près de trois semaines, à la colonie du Cap. L'Afrique est alors un continent encore largement inconnu des Européens. Certes, les puissances coloniales concluent déjà des traités, négocient entre elles leurs futures zones d'influence. Le «partage de l'Afrique» a déjà commencé. Mais dans de nombreux cas, il n'existe que sur le papier. La pénétration européenne à l'intérieur des terres reste pleine d'incertitudes, préfigurant les difficultés des futures occupations militaires. C'est dans ce contexte qu'Alfred Bertrand, quittant les zones côtières et remontant jusqu'au «seuil de l'Afrique centrale», pénètre dans le pays des Ba-Rotse, «où bientôt les derniers vestiges de la civilisation seront choses passées».

À la tête d'une colonne de porteurs, le Genevois explore un affluent du Zambèze, rencontre les missionnaires protestants de la Mission Évangélique de Paris, et en particulier François Coillard, dont l'engagement force son admiration. Il est introduit auprès de Lewanika, le roi des Ba-Rotse, autrefois réputé pour sa férocité mais qui a depuis consenti à l'installation des religieux et, selon ces derniers, «ouvert son coeur à l'Évangile». De son côté, le souverain africain cherche à assurer la pérennité de son pouvoir, à devancer les attentes des Anglais qui étendent leur influence dans la région et qui ont déjà infligé une cuisante défaite à ses voisins, les «cruels» ma-Tébélé...

Sous l'apparence d'un accord relatif, le malentendu est total. Et pourtant, dans une certaine mesure, chacun semble y trouver son compte. Un peu comme quand un photographe et les sujets photographiés reconnaissent la qualité d'une prise de vue, mais pas pour les mêmes raisons. L'exemple n'est d'ailleurs pas anodin: la photographie s'est inscrite comme instrument de pouvoir dans l'histoire des Ba-Rotse dès l'arrivée des missionnaires. Coillard, autant pour promouvoir son entreprise auprès des Européens que pour asseoir son influence sur les Ba-Rotse, avait recouru à la magie de la chambre noire et de ses plaques sensibles. Mais la «lutte pour le contrôle de l'appareil photographique» (selon les termes de l'historien Gwyn Prins) ne s'arrête pas là. En mai 1902, à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, Lewanika débarque à Southampton, où il retrouve Alfred Bertrand. Conscient des intérêts en jeu, le brillant homme d'État africain a appris à maîtriser le protocole des Britanniques. Il manie les signes de la respectabilité et la mise en scène, face à ce que l'on appelle, encore aujourd'hui, l'«objectif» de l'appareil photographique.

DOMINIQUE SCHOENI

COLLECTION PHOTOGRAPHIQUE
ALFRED BERTRAND

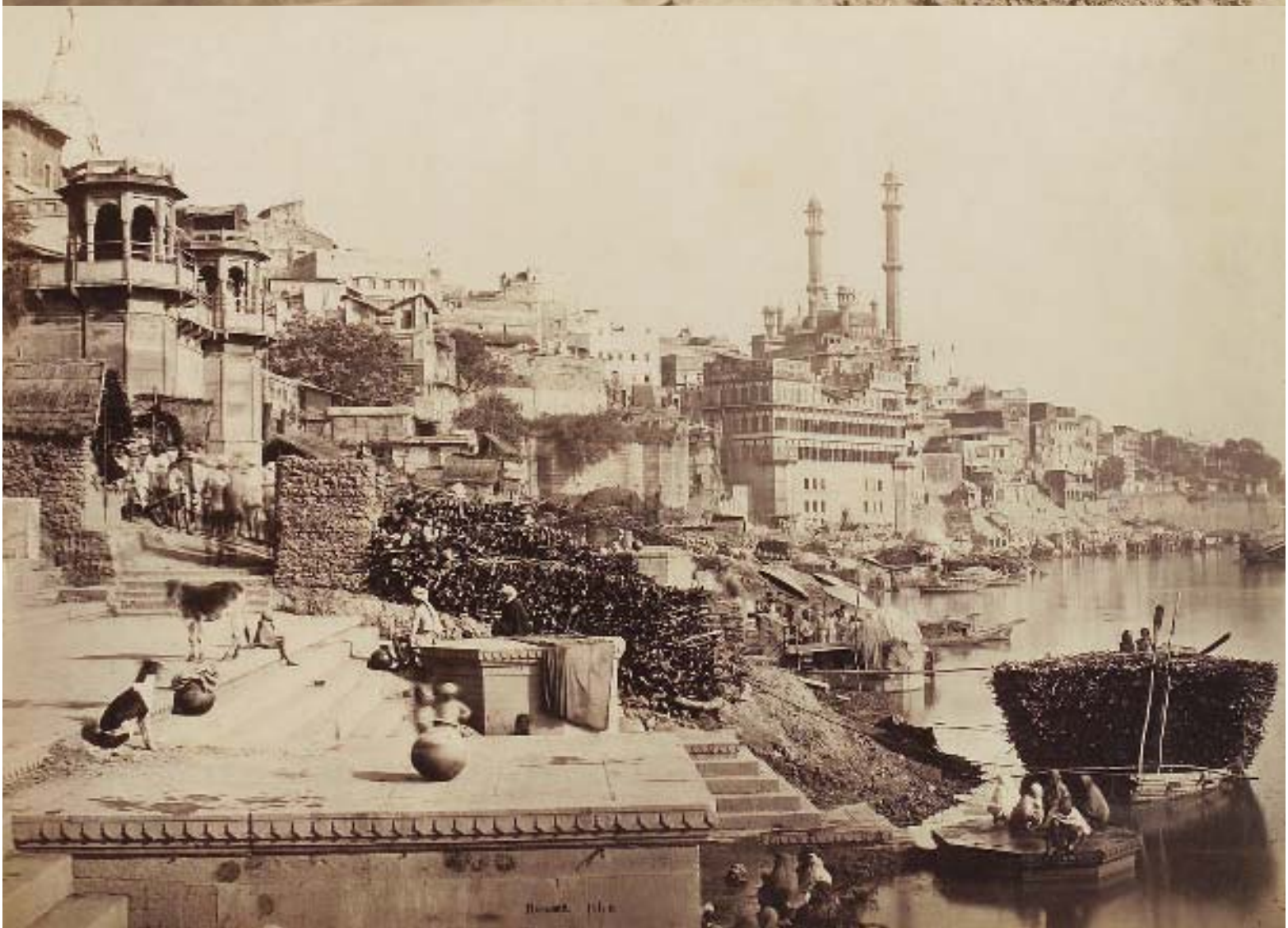
Ci-dessous:
Marchand chinois et femme malaise (Batavia)
Auteur non identifié
Vers 1880, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 60 02 16

UNE COLLECTION GENEVOISE EXCEPTIONNELLE

Forte de plus de 1700 tirages, la collection de photographies d'Alfred Bertrand est représentative des principaux ateliers qui ont parsemé l'itinéraire des deux tours du monde réalisés entre 1878 et 1907. Dans cet ensemble de grande qualité, globalement bien conservé, on trouve principalement les vues des sites et des curiosités des pays parcourus par Bertrand, ainsi que de nombreuses images présentant les types humains. Rares sont les vues des grands chantiers ou les images événementielles.

Lui-même piètre photographe, Alfred Bertrand ne s'est pas laissé séduire par les démarches d'auteurs de son époque. Aucun portrait de l'anglaise Julia Margaret Cameron, ni de photographes pictorialistes français ou américains, autant dire que la présence de photographies de nus tient de l'accident. Il a collectionné la photographie comme des documents, sans doute utiles lors de ses conférences, mais avant tout comme des traces, images souvenirs de ses périples, qu'il a classées topographiquement dans 15 grands albums et quelques portfolios.

GARE
109. Gare de Kantara



Double page précédente:
Canal de Suez, gare d'El Kantara
Attribué à Hippolyte Arnoux
Vers 1870, tirage sur papier albuminé No 169
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 54 03 22

Village batak à Sumatra
Auteur non identifié
Vers 1875, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 59 09 22

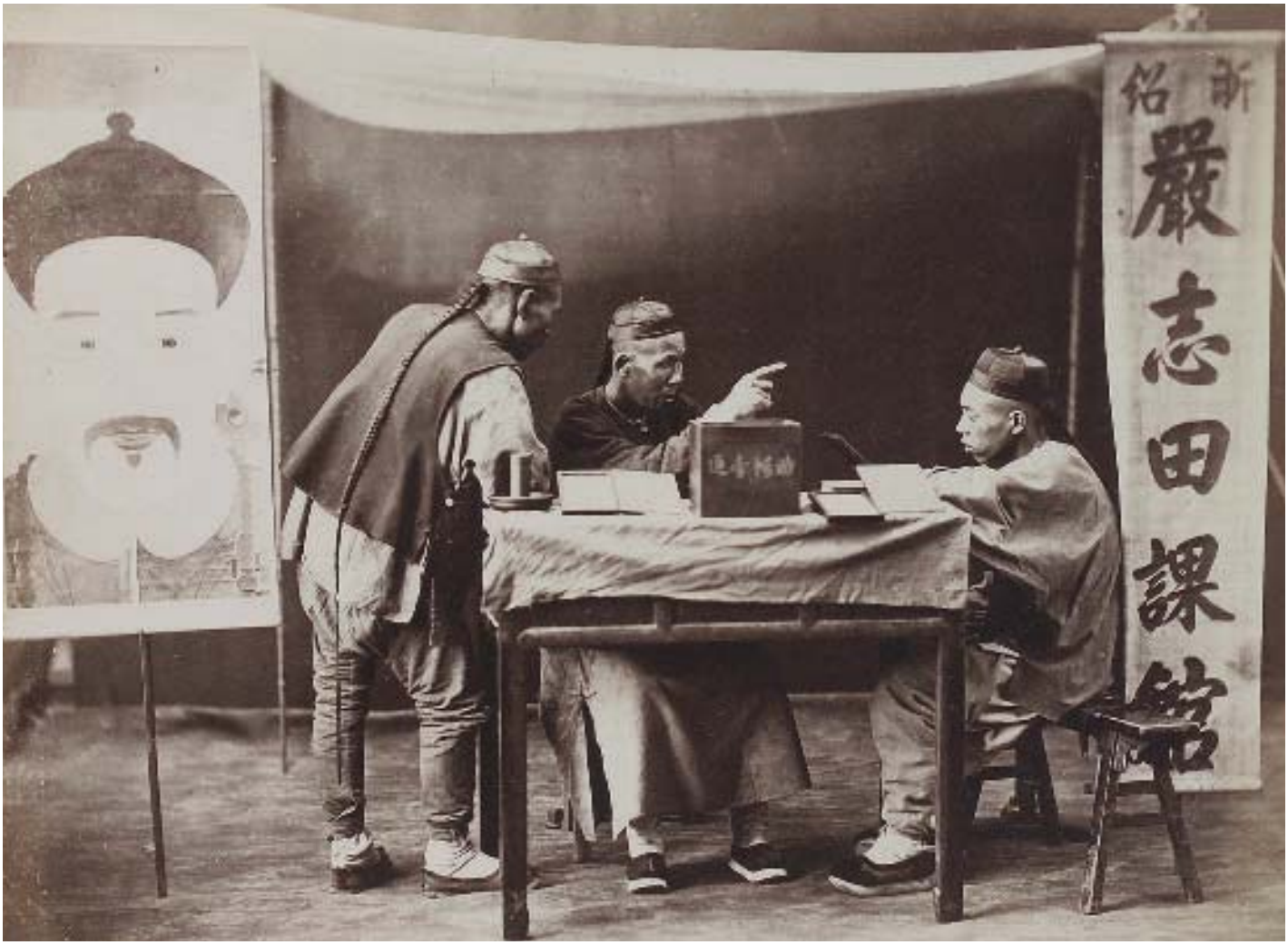
Mormons baptisant des Indiens
Auteur non identifié
Vers 1870, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 54 05 28

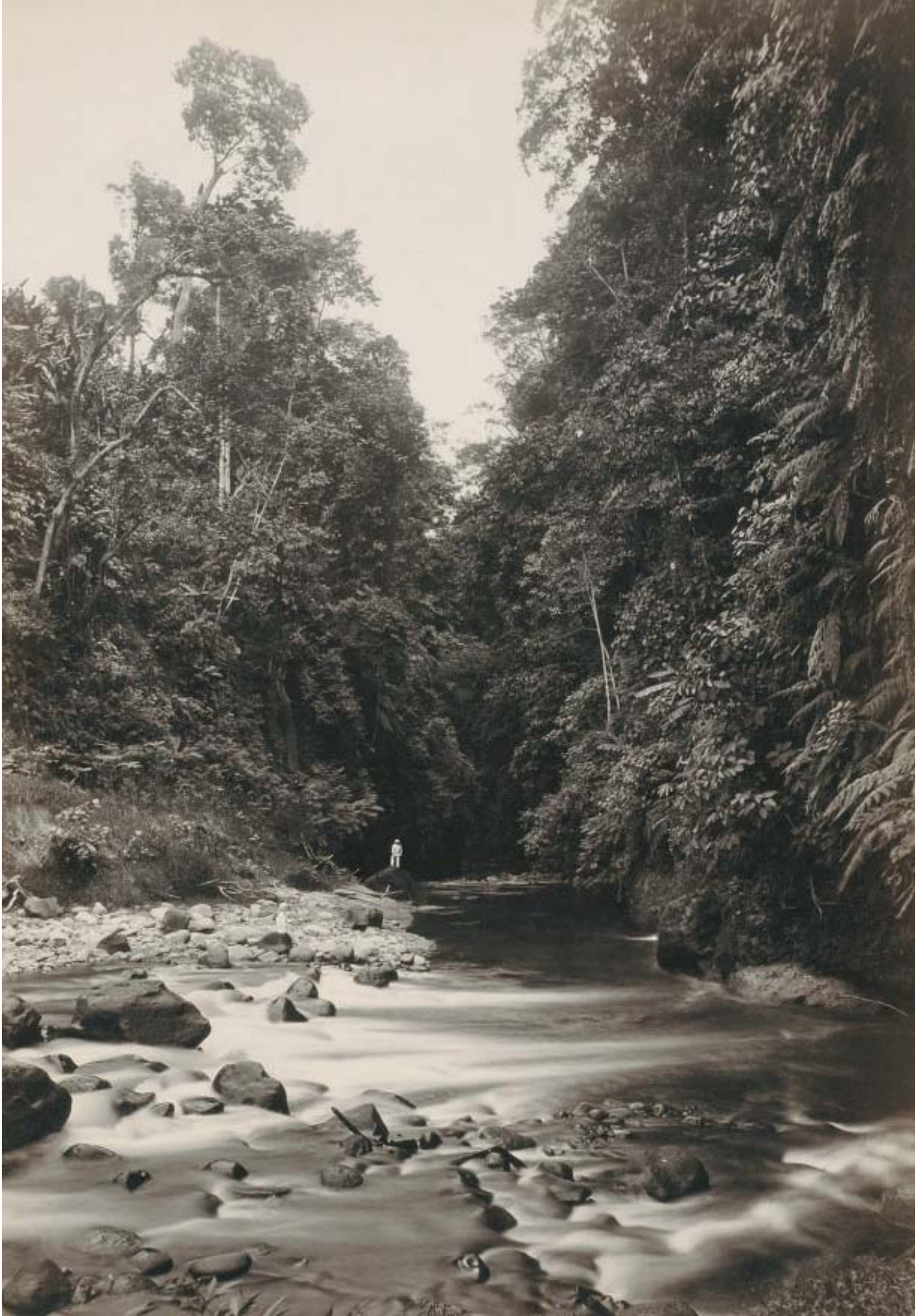
Bénarès, la grande mosquée d'Aurangzeb et les ghâts où les corps morts sont brûlés
Photo: Samuel Bourne
Vers 1870, tirage sur papier albuminé No 1168
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 53 03 32

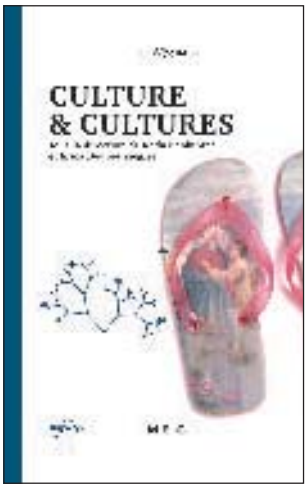
Ci-contre:
Sans titre, Java
Auteur non identifié
Vers 1880, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 60 02 31

Ci-dessous:
Le comptoir, Chine
Attribué à William Saunders
Vers 1870, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 54 01 24

Page suivante:
Rivière près de Deli aux environ de Medan, Sumatra
Auteur non identifié
Vers 1875, tirage sur papier albuminé
MEG, Coll. Alfred Bertrand, Inv. ETHPH 59 09 29







CULTURE & CULTURES

LES CHANTIERS DE L'ETHNO

Le troisième volume de notre collection scientifique – tabou – vient de sortir et répond à la question qui nous touche directement: à quoi servent les musées d'ethnographie?

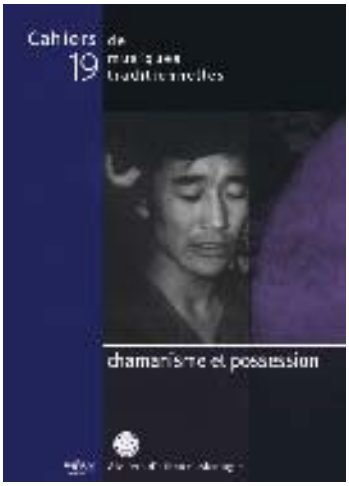
Les débats vifs et passionnés qui se sont développés autour du nouveau Musée du quai Branly à Paris montrent bien que la question est loin d'être résolue. Les musées sont-ils au service de la science? Du prestige des collectionneurs? Du goût artistique d'un public cultivé? De l'attractivité des villes et du tourisme? D'une connaissance et d'un rapprochement des différentes cultures de la planète? À l'ère postcoloniale, quel héritage intellectuel ces musées revendiquent-ils? Quels courants de l'anthropologie poursuivent-ils? À quels chantiers s'attellent-ils dorénavant?

La crise actuelle des musées d'ethnographie témoigne d'un échec spectaculaire et bute sur un écueil épistémologique. Que sont précisément les objets de leurs collections? Où sont-ils? Que deviennent ces objets lorsqu'ils se déplacent erratiquement dans l'espace et dans le temps? Quels jeux leur fait-on jouer? Quels discours leur fait-on tenir? Que dégagent-t-ils? Mais paradoxalement cet échec est glorieux: l'ethnologie triomphe, la discipline est sortie des musées et des enceintes académiques, elle se vulgarise, se médiatise et s'expose désormais partout sur les corps, les habits, dans la danse, le langage, les sons, les fragrances, la gastronomie, le mobilier. Quelque chose doit donc forcément changer dans le dispositif muséographique de conservation-collection-exposition pour refléter la nouveauté radicale de la situation, et c'est ce qui est en train d'advenir, même si nous ne savons pas encore clairement vers où nous nous dirigeons.

C'est autour de ces questions qu'ont été invités à débattre quinze spécialistes du monde francophone qui s'attachent en outre à explorer les diverses dimensions de cette notion de culture: système, patrimoine, marché, appartenance, identité...

RÉDA BENKIRANE ET ERICA DEUBER ZIEGLER

sous la direction de Réda Benkirane et Erica Deuber Ziegler
avec un avant-propos d'Edgar Morin
Gollion: Infolio éditions / Genève: Musée d'ethnographie,
coll. tabou 3, 2006. 11 x 17,5 cm, 360 pages.
ISBN 2-88474-230-1. Prix: CHF 16.-, € 11.



CHAMANISME ET POSSESSION

CAHIERS DE MUSIQUES TRADITIONNELLES 19

Fondés à Genève en 1988 dans le cadre des Ateliers d'ethnomusicologie et soutenus par la Société française d'ethnomusicologie, *les Cahiers de musiques traditionnelles* proposent à leurs lecteurs une publication annuelle. Chaque ouvrage est centré sur un dossier thématique, complété par des rubriques d'intérêt général: entretiens, portraits et comptes rendus.

Le chamanisme et les cultes de possession intéressent aujourd'hui un large public en quête de nouvelles formes de religiosité; ils sont aussi au centre de nombreux travaux récents en anthropologie sociale et religieuse. En dépit d'univers symboliques largement comparables, il est communément admis que la distinction entre ces deux formes rituelles réside dans le fait que, dans le chamanisme, c'est l'officiant qui est censé «voyager» hors de son corps à la rencontre d'un esprit, alors que la possession est plutôt caractérisée par la «descente» de ce dernier dans le corps de l'adepte.

À de rares exceptions près, la musique est toujours présente dans les séances de possession et de chamanisme. Ce constat est à la source d'un vaste débat sur le rôle de la musique en situation rituelle et, plus généralement, sur la nature des pouvoirs dont elle semble investie: une problématique abordée dans ce volume par certains des meilleurs spécialistes de la question, dont plusieurs ont participé au colloque «Entrez dans la transe!» qui s'est tenu au MEG Conches en 2005.

LAURENT AUBERT

Avec des articles de Laurent Aubert, Franck Bernède, Erwan Dianteill, Gino Di Mitri, Jean During, Roberte Hamayon, Bertrand Hell, Henri Lecomte, Dana Rappoport, Gilbert Rouget, Faiza Seddik-Arkam et Xavier Vatin.
Gollion: Infolio éditions / Genève: Ateliers d'ethnomusicologie,
2006. 327 p. ISBN 2-88474-925-X.
Prix: CHF 46.- / 30 €

En vente au Musée, sur commande et aux concerts des Ateliers d'ethnomusicologie
T +41 22 418 45 53 ou F +41 22 418 45 51
E musee.ethno@ville-ge.ch ou abo@adem.ch
www.ville-ge.ch/meg

EXPOSITION

SCÉNARIO CATASTROPHE

SCÉNARIO CATASTROPHE
DU 28 MARS AU 31 DÉCEMBRE 2007
MEG CONCHES
INAUGURATION LE MARDI 27 MARS À 18H

Ci-dessous: El Señor de los Milagros.
En 1746, un Christ noir peint sur un mur de la ville de Lima au Pérou résista à un tremblement de terre qui détruisit toutes les constructions voisines. Aujourd'hui, dans de nombreuses villes du monde, s'organisent des messes et processions en mémoire de cet événement. Messes du souvenir, mais surtout cérémonies qui affirment l'appartenance à une communauté dispersée. Genève, 29 octobre 2006. Photo: C. Delécraz

L'exposition «Scénario catastrophe» s'inscrit dans le cadre du projet «Tout peut arriver!», organisé en 2007 sous l'égide du département des affaires culturelles de la Ville de Genève. Différentes institutions municipales ainsi que de nombreux autres partenaires proposent à cette occasion un ensemble de manifestations. Le programme complet peut être consulté sur le site: www.toutpeutarriver.ch

Le Musée d'ethnographie est partie prenante de ce projet transversal et propose, dans le bâtiment de Conches, une exposition intitulée «Scénario catastrophe», qui invite le visiteur à découvrir comment les sociétés humaines perçoivent, vivent et interprètent la catastrophe à travers leurs différentes cultures.
La philosophie stoïcienne affirmait déjà que c'est la perception que nous avons des événements qui nous bouleverse, et non l'événement lui-même. Autrement dit, ce qui fait d'un aléa une catastrophe, c'est la présence de l'homme et de sa vulnérabilité.

La catastrophe n'est pas montrée en tant que telle dans l'exposition. Ce qui nous intéresse, c'est la façon dont les hommes s'en protègent, l'affrontent et s'en relèvent. Toutes les sociétés cherchent à anticiper et à se préserver du pire et, quand la tragédie survient néanmoins, elles s'organisent pour faire face collectivement et donner du sens aux événements. Les catastrophes, destructrices, mettent à nu les problèmes latents des collectivités, et souvent les attisent. Mais, en bouleversant les structures humaines, les désastres défient les capacités d'adaptation des civilisations et deviennent alors un facteur essentiel de changement et de développement culturel. Si la catastrophe est d'abord perçue comme un drame qui génère du chaos, du désordre et de la souffrance, elle est également source de recommencement et peut engendrer de nouveaux liens, une nouvelle organisation et être créatrice d'une nouvelle culture.
«Scénario catastrophe» montre aussi qu'entre le sacré et le profane, la politique et le sens des affaires, les lendemains de catastrophe voient ainsi apparaître de nombreuses réponses et de nombreux acteurs aux motivations diverses et ambiguës.

Chaque société humaine, selon sa représentation du monde, sa notion du temps, ses croyances, son modèle scientifique, pense et vit la catastrophe différemment. Cela vaut aussi bien pour la catastrophe passée, ancrée dans la mémoire collective, que pour la catastrophe à venir qu'on voudrait pouvoir contrôler. Les perspectives scientifiques et philosophiques, les discours politiques ou les récits de fin du monde illustrent cette réalité multiple. La catastrophe, aussi vieille que l'humanité, prend aujourd'hui une ampleur inédite face aux incertitudes environnementales et sociales mondialisées du XXIe siècle.

CHRISTIAN DELÉCRAZ
LAURIE DURUSSEL

4e FORUM D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE
SISYPHE AU CINÉMA

SISYPHE AU CINÉMA
4e FORUM D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE
DU JEUDI 29 MARS
AU DIMANCHE 1ER AVRIL 2007
MEG CARL-VOGT

Ci-dessous: Photogramme tiré du film *Der rechte Weg* (Le droit chemin) de Peter Fischli et David Weiss (1983).

Le combat immémorial de l'homme contre les catastrophes ressemble à un travail de Sisyphe. C'est à Sisyphe, ce fondateur mythique de Corinthe assez malin pour avoir déjoué la mort elle-même, qu'est consacré le 4e «Forum d'anthropologie visuelle» du MEG. Sisyphe est condamné à rouler éternellement un rocher sur une pente: parvenu au sommet, le rocher retombe et le héros doit recommencer sans fin son entreprise. Le mythe de Sisyphe a inspiré non seulement les auteurs des vases grecs, mais aussi des écrivains comme Camus, des cinéastes comme Clouzot. Le Forum «Sisyphe au cinéma», organisé en marge de l'exposition «Scénario Catastrophe», nous permet de découvrir des œuvres, tous genres confondus, qui interprètent d'une manière originale les questions posées par le mythe. Qu'est-ce qui permet aux humains de se relever du désastre des guerres? En dépit de l'absurdité du destin, la vie vaut-elle d'être vécue? D'où viennent la force de l'«homme révolté», l'effort du travailleur quotidiennement recommencé, l'énergie nécessaire à courir Sierre-Zinal, l'espoir insufflant la course des vivants contre la mort?

La sélection des films est en chantier, mais on peut en mentionner un, d'ores et déjà sélectionné: le film *Der rechte Weg* (Le droit chemin) de Peter Fischli et David Weiss, dans lequel un rat et un ours en peluche voyagent à travers la Suisse, dans un paysage déserté, vide de présence humaine et renvoyant à une sorte de temps préhistorique. Les deux personnages doivent survivre dans une nature hostile. Chemin faisant, ils discourent sur différents grands thèmes philosophiques, analysent leur relation de dépendance et rencontrent un petit cochon qu'ils adoptent. La disparition cruelle de celui-ci sera un épisode dramatique de leur périple. Ce conte philosophique et politique souligne avec une incroyable distance toutes les contradictions de notre société, sur le ton satirique et humoristique devenu la marque de fabrique du travail de Fischli et Weiss.

Un colloque est prévu pour enrichir les projections et aborder les problèmes posés sous l'angle de la philosophie, de l'ethnologie, de l'art et du cinéma. Le programme détaillé sera disponible sur le site du MEG www.ville-ge.ch/meg.

MAJAN GARLINSKI

comparer

EXPOSITION «NOUS AUTRES»

CARTE BLANCHE A VIRGINIE OTTH PHOTOGRAPHE

Virginie Otth est photographe, diplômée de l'école de Vevey. Après avoir continué sa formation à New York, notamment comme vidéaste avec Oliviero Toscani qu'elle suit à Trévise à la Fabrica, centre de recherche sur la communication financé par Benetton, elle a réalisé plusieurs courts métrages et de nombreux reportages photographiques pour des commandes publicitaires ou de presse. En parallèle, elle poursuit son travail personnel avec des projets artistiques réguliers, tout en enseignant depuis 2000 à l'École de photographie de Vevey et, depuis peu, à l'École des beaux-arts de Genève.

Photo: Virginie Otth

EXPOSITION

«NOUS AUTRES» UNE EXPOSITION QUI RÉPOND À L'UNE DES OBLIGATIONS PREMIÈRES DE L'ANTHROPOLOGIE

NOUS AUTRES
À VOIR JUSQU'AU 1ER AVRIL 2007
MEG CARL-VOGT

Sandra A. Niessen, anthropologue d'origine hollandaise née au Canada, spécialiste internationalement reconnue des textiles batak d'Indonésie qui a publié de nombreux articles et ouvrages sur ce sujet, est venue à Genève pour visiter l'exposition «La fibre des ancêtres». Du coup, elle a aussi découvert l'exposition «Nous Autres» et elle a été tellement séduite par cette visite qu'elle en a écrit un compte rendu pour la revue canadienne *Material History Review* dont nous traduisons quelques passages:

Un ami genevois m'a conseillé de voir «Nous Autres» au Musée d'ethnographie [...]. «Ne manque surtout pas cette exposition consacrée à la question de la diversité culturelle et du racisme», m'avait-il dit. En tant qu'anthropologue, j'ai étudié et intégré les concepts de «relativisme culturel» et «d'ethnocentrisme» [...]. Le racisme fait en outre par trop souvent, de façon très regrettable, la une de l'actualité quotidienne. [...] Le temps précieux et limité que j'allais passer à Genève serait-il consacré au thème du racisme?

À l'entrée de l'exposition, j'ai dû me frayer un chemin parmi une forêt de tubes de plastique colorés, suspendus et animés d'un mouvement montant et descendant qui diffusaient une cacophonie assourdie. Imitant les personnes qui m'entouraient, j'ai appliqué plusieurs de ces tubes contre mon oreille. [...] J'entendais des chants d'enfants provenant de tous ces tubes dans des langues différentes [...]. J'ai admiré la stratégie utilisée pour exciter ma vue et mon ouie et susciter de façon plaisante une prise de conscience de la diversité culturelle et de l'unité. Cette présentation était si nouvelle et si attirante que j'étais pressée de voir ce qui suivrait.

Dans les années 1970, ce sont les écrits de Lévi-Strauss qui m'ont inspirée et orientée vers ma carrière d'anthropologue. Au fil de ma progression au sein de l'exposition, j'allais découvrir que son livre *Race et Histoire*, publié pour la première fois en 1952, et aujourd'hui devenu un grand classique de l'anthropologie, avait été utilisé comme support narratif central de l'exposition.

J'ai ensuite été dirigée vers un couloir sombre constellé de photographies d'individus reconnaissables par leurs différences culturelles et leurs décorations corporelles. Chaque photographie était accompagnée d'une étiquette d'identification précisant le nom de la tradition culturelle concernée et donnant une traduction de ce nom. Il m'apparut évident que, dans la plupart des cas, les populations s'auto-identifiaient comme étant «les hommes»: la représentation de l'humanité. [...] Ironie de la chose: toutes les cultures font partie d'une diversité incontournable, et cependant chaque groupe humain de cette diversité se perçoit comme étant le seul et unique véritable membre de l'humanité.

L'exposition a été conçue et organisée pour faire saisir au visiteur tout le danger de cette ironie: la pierre angulaire de «l'ethnocentrisme». [...] La stratégie choisie a été d'exposer un grand nombre d'objets provenant de diverses cultures. Les objets sélectionnés suscitaient une réponse ou une réaction de la part du visiteur. Les chaussures minuscules utilisées pour comprimer les pieds des femmes chinoises, par exemple, ont déclenché des sentiments d'incrédulité et d'empathie. L'intégration d'objets caractéristiques des cultures occidentales a été utilisée pour rappeler au visiteur que les normes quotidiennes que nous considérons comme acquises dans le cadre de nos vies peuvent aussi susciter une méfiance et un malaise chez des individus dans d'autres pays et cultures.

Ces trois parties initiales de l'exposition constituaient les trois piliers conceptuels sur lesquels reposait le reste de l'exposition: la diversité humaine dans l'unité, l'auto-identification trompeuse et l'ethnocentrisme universellement enraciné en chacun de nous. Le reste de l'exposition était consacré à l'histoire des formes que l'ethnocentrisme a prises en Occident. [...] L'exposition n'était toutefois pas empreinte d'un fatalisme désabusé. Explicative et non moraliste, elle débouchait sur un conseil et un avis: il est possible de résoudre le dilemme de l'ethnocentrisme par la prise de conscience et l'intention active. Le résultat, très positif, est que l'Autre peut être perçu comme l'achèvement de notre propre identité.

L'exposition «Nous Autres» répond à ce que je pense être l'une des obligations premières de l'anthropologie. Dans cette époque marquée par le terrorisme, la violence et la discrimination raciale, de quelle mission plus urgente l'anthropologie pourrait-elle s'investir que celle d'enseigner le sens du mot «ethnocentrisme» et d'expliquer les formes sous lesquelles il se manifeste? [...] Une telle exposition mérite incontestablement d'être organisée dans tous les pays et tous les musées d'ethnographie du monde.

Selon moi, l'exposition «Nous Autres» aurait pu devenir une exposition permanente très intéressante. Elle offre une contextualisation stimulante des objets conservés dans le musée qui encourage à une réflexion sur la nature du musée, l'importance de la diversité culturelle et la place du «soi» dans le monde. Ces objectifs ambitieux et complexes demandent une forte implication des visiteurs. Et les visiteurs de l'exposition du Musée d'ethnographie de Genève ont fait preuve d'un grand enthousiasme dénué de toute critique quant à cette exigence.

SANDRA A. NIESSEN

COLLECTION AMÉRIQUE

PAUL-ÉMILE VICTOR, MICHEL PEREZ ET LA COLLECTION INUIT DU MEG

Ci-contre: L'équipe de 1935 sur la côte est du Groenland. De gauche à droite: Matter, Perez, Gessain et Victor. En arrière plan le vaisseau «Pourquoi pas?». Prêt archives François Perez

«Alors cet hiver, combien de papiers remplirastu, avec tout ce que nous te raconterons? Mais tu raconteras aussi ton pays, et les hommes noirs et les autres, et nous écrirons aussi ce que tu nous raconteras.»

Propos de l'Inuit Kristian à Paul-Émile Victor, Groenland, 1936.

Combien précises et précieuses, et même émouvantes, nous apparaissent ces paroles et cette approche empirique quand on les replace dans le contexte de l'histoire des collections ethnographiques de notre musée!

En parcourant les registres d'inventaire de la collection Amérique (qui inclut le Groenland), j'ai observé que, parmi nos quelque 500 pièces «esquimaux», toutes remarquables de l'avis des spécialistes européens, une centaine environ, enregistrée en 1936, n'avait pour toute donnée de source d'acquisition que les mots: «achat Perez». Quel pouvait être le lien entre ce patronyme espagnol et la problématique inuit et le Groenland? Une plongée dans les archives du MEG m'ont livré la réponse: plusieurs lettres ont été adressées cette année-là à Eugène Pittard, fondateur et directeur de notre musée, et président de la Société de géographie de Genève, en remerciement de l'appui financier accordé par cette société à Michel Perez, membre de l'Expédition française Transgroënland 1936 dirigée par Paul-Émile Victor. Ces lettres sont signées Michel Perez, sauf une de Paul-Émile Victor lui-même. Dans l'une d'elles, Perez fait savoir qu'il rapportera de cette expédition une série d'objets pour le Musée d'ethnographie de Genève. L'«achat Perez» de nos registres se trouvait enfin personnalisé et se révélait comme une source d'informations immense à exploiter!

L'expédition Transgroënland 1936 fait partie de l'impressionnante série de missions de PEV (comme ses proches appelaient familièrement Paul-Émile Victor). PEV était accompagné par Robert Gessain, anthropologue et médecin français, qui devait donner plus tard dix objets au MEG à l'occasion d'une conférence présentée en 1949 à Genève, et par Eigil Knuth, archéologue, sculpteur et romancier danois. Cette expédition restée célèbre visait à compléter les observations scientifiques réunies par la même équipe en hiver 1934-35 sur la côte est du Groenland, touchant à la «race eskimo» (Gessain), à la géographie physique (Perez) et à l'ethnographie (Victor). L'arrivée de Knuth devait faciliter les contacts et ajoutait à cette deuxième équipée une dimension artistique, le Danois s'intéressant à la peinture et à la sculpture inuit.

Ainsi donc, cette expédition avait eu un protagoniste genevois! Paul-Émile Victor (1907-1995) était lui-même né à Genève, mais le «vrai Genevois» était Michel Perez (1909-1994), géologue, né à Berlin d'un père juif russe et d'une mère protestante suisse dont il avait adopté la nationalité.

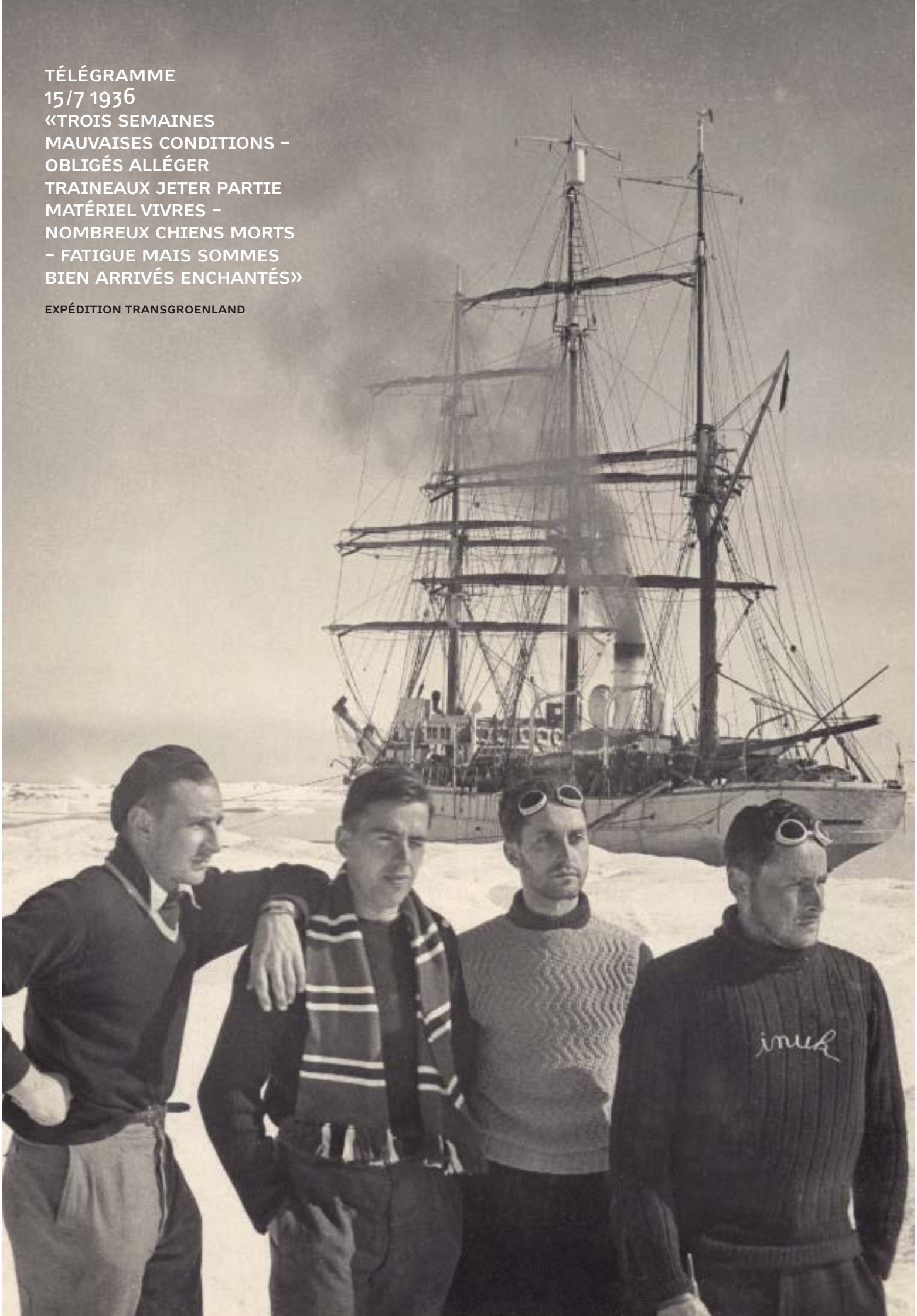
Hélas, le «Pourquoi pas?», utilisé par Paul-Émile Victor pour chacune de ses explorations du Groenland et commandé par le célèbre Jean-Baptiste Charcot (1867-1936), pionnier de l'exploration des régions polaires, fit naufrage au large des côtes islandaises. Les directeurs scientifiques de l'expédition n'y avaient pas pris place. Charcot et son équipage moururent (sauf un rescapé qui réussit à regagner la côte accroché à une passerelle à la dérive), et une partie de l'important lot d'objets promis au Musée d'ethnographie de Genève par Michel Perez sombra avec l'épave. L'information du désastre fut communiquée par Perez au professeur Pittard, dans une lettre du 18 novembre 1936: «Heureusement que tous les objets ne furent pas embarqués sur le 'Pourquoi pas?'. Il y en a quelques-uns qui vont vous être remis incessamment, d'autres viendront dans le courant de l'hiver, d'autres enfin n'arriveront qu'en l'automne 1937».

Il faut rappeler que Paul-Émile Victor, dont on commémore cette année le 100e anniversaire de la naissance, dirigea, dans les années 30, les plus importantes expéditions d'exploration du Groenland. En appliquant consciencieusement les enseignements de son maître Marcel Mauss, et avec l'appui de Paul Rivet, grand américaniste et directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro à Paris, PEV a marqué une étape dans la description ethnographique des Inuit, ce peuple longtemps irrévérencieusement appelé Esquimaux (mangeurs de viande crue) et considéré par les Blancs comme les descendants directs des peuples de l'ère glaciaire. Acquis à vie à la cause polaire, PEV créa en 1947 les Expéditions polaires françaises (EPF) – Missions Paul-Émile Victor, qu'il dirigea jusqu'en 1976. Pour la première EPF au Groenland, en 1948, il prit Michel Perez comme second et Samivel (de son vrai nom Paul Gayet-Tancrède, 1907-1992) comme cinéaste. Samivel réalisa des films documentaires en 16 mm: *Les hommes du phoque, Printemps arctique* et le *Film de l'expédition*. Il réalisa également des aquarelles et des dessins qui vinrent illustrer son conte eskimo *Ayorpok* et *Ayounghila*. Le MEG a l'honneur d'être le dépositaire du fonds Samivel comportant une partie importante de son œuvre d'illustrateur, d'écrivain et de cinéaste, ainsi que ses archives privées.

Voilà, en cette année polaire[1], de quoi montrer que le corpus documentaire du MEG est remarquable et que les collections d'objets ne démèritent pas. Il suffit de travailler sur nos fonds pour qu'ils nous dévoilent leurs richesses: bien que quantitativement limitée, notre collection inuit garde, elle, une impressionnante fraîcheur.

LEONID VELARDE

1. Organisée par l'International Council for Science et l'Organisation météorologique mondiale.
Le MEG remercie François Perez pour les données biographiques concernant son père.



TÉLÉGRAMME
15/7 1936
«TROIS SEMAINES MAUVAISES CONDITIONS – OBLIGÉS ALLÉGER TRAINEAUX JETER PARTIE MATÉRIEL VIVRES – NOMBREUX CHIENS MORTS – FATIGUE MAIS SOMMES BIEN ARRIVÉS ENCHANTÉS»

EXPÉDITION TRANSGROENLAND

COLLECTION OCÉANIE

MYSTÉRIEUSES CARTES DE NAVIGATION DES ÎLES MARSHALL

Ci-contre: carte de navigation, îles Marshall, longueur 41 cm, largeur 25 cm, bois, corail, fibre végétale, coquillage, début du XXe siècle. MEG Inv. ETHOC 053477

Ci-dessous: carte de navigation, îles Marshall, longueur 44 cm, largeur 28 cm, bois, corail, fibre végétale, coquillage, début du XXe siècle. MEG Inv. ETHOC 054713

L'Océanie, cet immense espace approximativement limité au nord par le Tropique du Cancer et au sud par le Tropique du Capricorne et qui s'éparpille sur près de 12'000 kilomètres, fut progressivement peuplée par au moins deux vagues migratoires. La première arriva en Nouvelle-Guinée et en Australie de l'Asie du Sud-Ouest vers la fin du Pléistocène, il y a entre 40'000 et 60'000 ans, quand le niveau des océans était bien plus bas qu'aujourd'hui. Vers 2500 av. JC, de nouvelles populations, venant aussi du Sud-Est asiatique et parlant des langues dites austronésiennes, arrivèrent en Nouvelle-Guinée. Habiles potiers et remarquables navigateurs, ces nouveaux venus partirent à la conquête des îles du Pacifique Sud.

Dans la riche collection océanienne du MEG, il y a deux objets qui, à mon sens, illustrent parfaitement la remarquable connaissance de la navigation de ces marins, connaissance qui leur avait permis d'explorer et de peupler ces terres lointaines. Il s'agit de cartes de navigation des îles Marshall, constituées de coquillages et de coraux qui représentent les îles, fixés sur une armature de bois, dont les lignes droites ou courbes indiquent respectivement les courants maritimes et la direction de la houle – c'est-à-dire les mouvements ondulatoires de la mer au voisinage des îles.
Absolument uniques en leur genre, les cartes des îles Marshall ne sont toutefois pas des cartes maritimes à proprement parler, et leur but n'était pas de donner une image géographique précise. Elles servaient avant tout à l'enseignement de la navigation. Les jeunes apprenaient à naviguer en passant beaucoup de temps couchés dans l'océan pour affiner leur sensibilité à sentir et reconnaître les vagues. De cette façon, ils s'entraînaient à identifier les vents et les courants, et le sens de la houle qui les berçait leur indiquait comment atteindre l'île désirée. En plus de cette initiation pratique, des cartes de navigation de différentes formes et dimensions leur étaient montrées pour illustrer les mouvements complexes des vagues et le cours des vents en relation avec chaque île et atoll. Contrairement aux cartes traditionnelles, elles étaient étudiées et mémorisées avant le voyage et n'étaient pas consultées pendant le déplacement.

Il en existait trois types: les *mattang*, les *meddo* ou *medo* et les *rebbelib* ou *rebbelith*. Les *mattang* étaient utilisées pour enseigner les principes généraux de navigation et pour apprendre à lire la façon dont les vagues se brisent. Les *meddo* ou *medo* montraient également les îles en question et leur position, la direction des principaux courants maritimes, la façon dont les vagues se séparent et se recomposent autour des îles, ainsi que la distance à laquelle une île était visible de l'embarcation. Si les *meddo* reproduisaient seulement une section d'un groupe d'îles, les *rebbelib* ou *rebbelith* représentaient la majorité, voire la totalité de l'archipel en question. Les cartes de navigation n'étaient pas réalisées par tous les habitants des îles Marshall; seuls certains groupes possédaient ces connaissances qui étaient transmises de père en fils. Chaque flotte, composée d'une quinzaine de pirogues, était accompagnée par un navigateur qui maîtrisait ces cartes. Elles furent utilisées jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

En étudiant la documentation de la collection océanienne du MEG, je suis tombée par hasard sur deux dessins représentant exactement ces deux cartes de navigation des îles Marshall, sur lesquelles un auteur inconnu avait noté les noms des îles représentées par les fragments de coquillages et de coraux, îles appartenant aux archipels Ralik et Ratak. Sur le dos du dessin reproduisant la carte ci-dessous, on peut lire: «Les cartes ont été reçues en 1903 d'un vieil homme qui appartenait à la suite du roi 'Kabua' des îles Marshall. Carte géographique en bâton, Ralik Gruppe (îles Marshall)». Pour le moment aucune autre information concernant l'arrivée de ces précieux objets au MEG n'a été retrouvée et le mystère demeure.

ROBERTA COLOMBO DOUGOUD

«À L'ÉCOUTE DES ESPRITS» MUSIQUE ET CHAMANISME

Le chamanisme et les cultes de possession intéressent depuis longtemps l'ethnologie et l'histoire des religions. Après y avoir vu des formes magico-religieuses reflétant une vision du monde «primitive» marquée par l'animisme, le totémisme ou le polythéisme, ou encore, comme Mircea Eliade, des «techniques archaïques de l'extase», les chercheurs ont progressivement modifié leur approche pour les considérer comme des institutions dotées de sens, voire d'efficacité au sein de leur contexte socioreligieux, et qu'il convient de considérer en tant que telles dans leurs manifestations contemporaines, ceci quelle que soit la grille d'interprétation qu'ils y appliquent.

Il est intéressant de constater qu'au-delà du cercle des spécialistes, le chamanisme fascine un public de plus en plus large, manifestement à la recherche de formes «alternatives» d'initiation ou d'expérience spirituelle, dont les religions conventionnelles n'offriraient aujourd'hui aucun équivalent. Ces nouveaux adeptes de «religiosité sauvage» sont notamment sensibles aux états modifiés de conscience, auxquels l'application de ces «méthodes de connaissance de soi» permettrait d'accéder, en d'autres termes à leur dimension psychotrope et aux «portes de la perception» qu'elles seraient censées entrouvrir. Une abondante littérature est d'ailleurs disponible sur le sujet, que ce soit sous forme de monographies, d'études comparatives ou d'ouvrages de vulgarisation, voire de manuels pratiques, d'intérêt divers et souvent teintés de néo-spiritualisme à tendance New Age.

À de rares exceptions près, la musique est toujours présente dans les séances chamaniques. Ce constat est à la source d'un vaste débat sur le rôle de la musique en situation rituelle et, plus généralement, sur la nature des pouvoirs dont elle semble investie. Cette problématique avait été abordée lors du colloque «Entrez dans la transe!», qui s'était tenu les 20 et 21 mai 2005 au MEG Conches lors de l'exposition «Les feux de la Déesse». Signalons que la plupart des contributions à ce colloque sont aujourd'hui réunies dans l'ouvrage *Chamanisme et possession*, qui vient de paraître dans la collection des *Cahiers de musiques traditionnelles* (voir p.15).

La sortie de ce livre sera saluée du 8 au 10 février 2007 par un cycle de concerts sur «Musiques et chamanisme de Sibérie». Organisé à Genève par les Ateliers d'ethnomusicologie en partenariat avec le Musée du quai Branly à Paris, cette manifestation présentera en trois soirées quelques-unes des expressions musicales les plus significatives de cette vaste civilisation que partagent encore aujourd'hui de nombreux peuples, de l'Altaï au cercle polaire, de l'Oural à l'océan Pacifique.

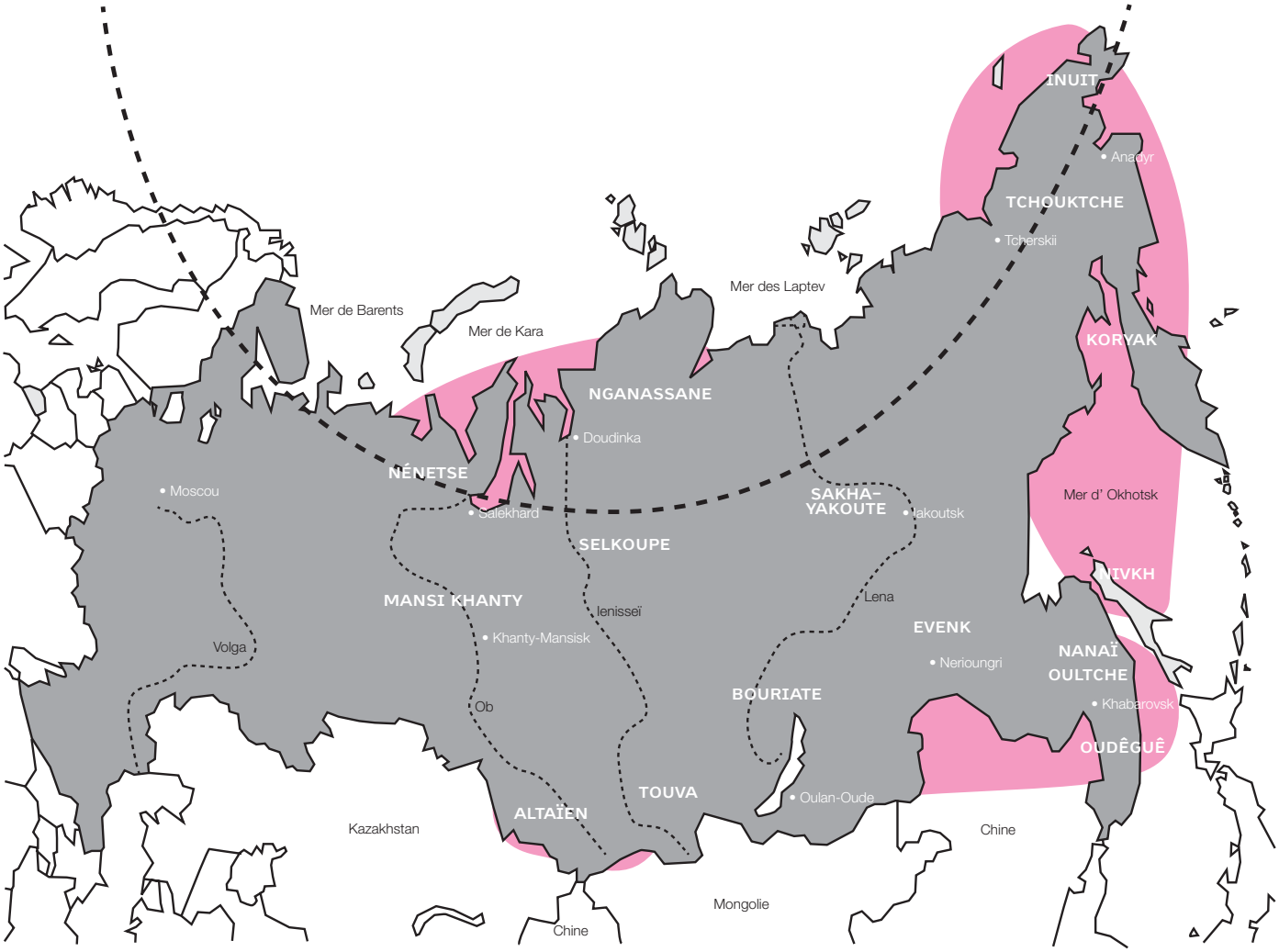
Jusqu'au démantèlement de l'URSS, l'Occident ignorait pratiquement tout des musiques des populations autochtones sibériennes, Les rares échos qui nous étaient parvenus laissaient entrevoir une folklorisation accentuée et la disparition des valeurs traditionnelles liées au chamanisme. Nous savons désormais que la situation n'est pas aussi alarmante qu'on aurait pu le croire. Les documents sonores réunis dans la magnifique anthologie des musiques sibériennes réalisée ces dernières années par Henri Lecomte en apportent une preuve éclatante. Ces enregistrements de terrain montrent bien que la plupart des expressions musicales du chamanisme sont demeurées vivaces, même si leur contexte social a souvent subi de profondes modifications au cours des dernières décennies.

Le programme de ce cycle de concerts regroupe des musiciens issus de seize ethnies différentes. Ils ont été répartis en trois soirées aux thématiques complémentaires: «Tambours chamaniques» le 8 février, «Fêtes et jeux de l'Ours» le 9 février, et «Voix de gorge et chant diphonique» le 10 février. En complément, la conférence d'Henri Lecomte sur «le renouveau des musiques sibériennes» et le film *Sept chants de la toundra* – présenté en première suisse – fourniront quelques clés d'écoute à ces manifestations, ainsi qu'à la «civilisation du chamanisme» dont elles témoignent, y compris dans ses développements contemporains.

LAURENT AUBERT

Page précédente: Le musicien tchouktche Slava Egorovic Kemlil. Photo Henri Lecomte

Ci-dessous: Carte de Sibérie



PROGRAMME

MUSIQUES ET CHAMANISME DE SIBÉRIE «LES ESPRITS ÉCOUTENT»
DU 8 AU 10 FÉVRIER 2007
ALHAMBRA

Jeudi 8 février, 20h30
CONCERT
TAMBOURS CHAMANIQUES
Evenk – Nanaï – Oultche – Tchouktche
Iuit – Koryak

Vendredi 9 février, 18h30
CONFÉRENCE
LE RENOUVEAU DES MUSIQUES SIBÉRIENNES
par Henri Lecomte

Vendredi 9 février, 20h30
CONCERT
FÊTES ET JEUX DE L'OURS
Nénetse – Selkoupe – Nganassane – Khanty
Mansi – Nivkh

Samedi 10 février, 17h30
FILM
SEPT CHANTS DE LA TOUNDRA
de Markku Lehmoskallio
et Anastasia Lapsui (Finlande)

Samedi 10 février, 20h30
CONCERT
VOIX DE GORGE ET CHANT DIPHONIQUE
Sakha-Yakoute – Touva – Altaïen – Bouriate

Prix des places: 30.-
Membres Ateliers, AMR & Amdathtra,
Amis du Musée d'ethnographie, chômeurs, AVS: 25.-
Étudiants, jeunes, cartes 20 ans/20 francs: 15.-
Film: 8.- / 5.-

Passe général: 70.- (plein tarif)
50.- (membres...) / 40.- (étudiants...)

Location: Service culturel Migros
7 rue du Prince, Genève (lu-ve, 10h-18h)
Réservations: tél. 022 919 04 90
et sur le site www.adem.ch

LE MEG A BESOIN D'AMOUR SUR TOUTES LES LIGNES!

Ci-dessus: L'arrêt de bus des lignes 1 et 32 situé au boulevard Carl-Vogt devant le MEG, anciennement «École-de-Médecine», est rebaptisé «Musée d'ethnographie» depuis le 10 décembre 2006.
MEG Photo: Johnathan Watts